

Sous la direction de

R. D'ARIENZO / C. YOUNÈS

POUR UN MÉTABOLISME
COLLECTIF DES VILLES

SYNERGIES URBAINES

MetisPresses

vuesDensembleEssais

Sous la direction de

ROBERTO D'ARIENZO / CHRIS YOUNÈS

POUR UN MÉTABOLISME COLLECTIF DES VILLES

SYNERGIES URBAINES

MētisPresses

MétisPresses, © 2018
<http://www.metispresses.ch>

ISBN: 978-2-94-0563-35-7

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Table des matières

| | |
|---|---|
| Avant-propos | |
| <i>Roberto D'Arienzo / Chris Younès</i> | 7 |

VISIONS

| | |
|---|----|
| Synergies and architecture of milieus | |
| <i>Chris Younès</i> | 15 |
| L'appel du sensible. Expérience esthétique & <i>care</i> au sein des écosystèmes urbains | |
| <i>Frédérique Peyrouzère</i> | 23 |
| Synter: urban synergies, urban interactions | |
| <i>Manuel Gausa</i> | 39 |
| The return of the architecture of participation | |
| <i>Sara Marini</i> | 53 |
| L'improvisation vue comme trajectoire synergique. Un éclairage sur la fabrique alternative de la ville | |
| <i>Lisa Levy / Olivier Soubeyran</i> | 67 |
| Synergies et agencements synergiques urbains temporaires. Première approche des formes et figures émergentes d'un métabolisme collectif | |
| <i>Luc Gwiazdzinski</i> | 89 |

NOUAGES

| | |
|---|-----|
| Symbioses et coévolutions | |
| <i>Roberto D'Arienzo</i> | 125 |
| Dynamiques synergétiques des métabolismes urbains | |
| <i>Philippe Chiambaretta</i> | 141 |

| | |
|---|-----|
| Le vide actif | |
| <i>Orfina Fatigato</i> | 157 |
| Posturbain. Des synergies économiques, politiques, écologiques | |
| <i>Pieter Versteegh</i> | 169 |
| Les synergies silencieuses. L'arbre d'en face | |
| <i>Antoine Begel</i> | 177 |
| La complexité engendrée par les souhaits de durabilité réinterroge les méthodes du projet | |
| <i>Philippe Clergeau</i> | 195 |

OUVERTURES

| | |
|---|-----|
| Villes productives et synergies | |
| <i>Didier Rebois / Chris Younès</i> | 207 |
| Synergies biorégionales: quelques enjeux conceptuels et architecturaux | |
| <i>Mathias Rollot</i> | 221 |
| Le dispositif intermilieux. Synergies <i>in situ</i> et <i>trans situ</i> | |
| <i>Annarita Lapenna</i> | 237 |
| Architecture-laboratoire. La synergie comme métaphore architecturale | |
| <i>Marco Stathopoulos</i> | 253 |
| Reversible mobilities and territories to improve urban synergies | |
| <i>Bruna Vendemmia</i> | 263 |
| Espace, expérimentation et conditions des synergies urbaines | |
| <i>Marc Dumont</i> | 273 |
| Auteurs | 293 |
| Crédits | 299 |

Pour un métabolisme collectif des villes

En 2013, un nouvel axe de recherche était inauguré au sein du laboratoire Gerphau, articulé autour de la question centrale des métabolismes urbains. Il cherchait à analyser sous un jour nouveau le champ d'étude bien établi de ce domaine passionnant, en y intégrant les multiples questionnements qui paraissaient animer les débats les plus récents sur la ville, son projet, son avenir. Ainsi, il aspirait à proposer une lecture inédite de ce néologisme, à le regarder au filtre non seulement des flux d'éléments, de matières, d'énergies qui articulent depuis de nombreuses décennies son étude et son organisation, mais aussi à travers les activités du projet, de la conception, du design, qui nous semblaient responsables d'une mobilisation importante de ressources – matérielles, spatiales, mais aussi intellectuelles et culturelles.

Que pouvait alors révéler l'expression *métabolismes urbains* pour les architectes, urbanistes, chercheurs, philosophes, géographes, historiens, écologues, agronomes..., qui tous portent un regard critique sur l'urbain et ses multiples évolutions et métamorphoses ? Pour répondre à ce questionnement, l'axe était structuré en trois moments distincts de réflexions. Le premier, incarné en 2014 par la parution de *Recycler l'urbain*, posait un regard inédit sur la ville comme système articulé de matières, connaissances, lieux, pratiques, et sur cette action qui paraissait alors avoir vocation à devenir une véritable clé de lecture, d'interprétation, de gestion à la fois de la transformation des ressources et de l'aménagement de l'espace. Le deuxième, exprimé en 2016 par la publication de *Ressources urbaines latentes*, soulignait l'importance de construire une approche renouvelée

pour aborder l'urbain en tant que *gisement* de richesses potentielles, pour promouvoir une transition efficace des villes construites vers des scénarios durables, pour soutenir leur passage d'un régime de croissance à un régime de développement.

La publication de ce troisième volume collectif portant sur les *synergies urbaines* tente de poursuivre et faire aboutir ce parcours scientifique. L'hypothèse qui est ici formulée consiste à affirmer que la synergie est la véritable ressource à détecter et réactiver au sein des systèmes urbains contemporains. L'idée d'entrelacements, de nouages, de collaborations, mais aussi de complémentarités et de coévolutions est ainsi portée comme capable d'amener à la formulation d'un véritable *métabolisme collectif* à repenser, ménager, projeter.

La réaffirmation d'une vision écosystémique

Si les milieux urbains accueillent depuis quelques années la majorité de la population mondiale et semblent incarner criticités et enjeux globaux, la fin des années 1960 ne peut que paraître comme une période charnière. Le 20 juillet 1969, la mission Apollo 11 du programme spatial américain permettait pour la première fois à quelques représentants de notre espèce de quitter la surface de Gaïa et de poser le pied sur un autre corps céleste – la Lune – observé et vénéré depuis la nuit des temps. Cet accomplissement sans précédent concourait d'emblée à un élargissement considérable non seulement de nos possibilités d'imagination, d'exploration, d'exploitation, mais aussi de la notion d'environnement elle-même, forcée dorénavant d'inclure l'étendue de l'espace extraterrestre. Ce vaste environnement allait devenir, au cours des décennies suivantes, un socle inévitable pour de nombreuses aventures, découvertes, affrontements, et allait en même temps représenter un ample réceptacle, des plus vastes qui soient. Parallèlement, les clichés réalisés lors de la mission allaient s'imposer comme un jalon incontournable dans la construction d'une nouvelle conception de Gaïa: en donnant de cette dernière une vision distanciée absolument inédite, la Planète bleue paraissait soudainement et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité comme une masse

circonscrite, limitée, isolée au sein d'une myriade de corps célestes, mais aussi et surtout comme une réalité équilibrée, menacée, fragile.

Cette période voit la parution d'un livre fondamental qui s'imposera rapidement comme un texte fondateur de la pensée environnementale: *l'Operating Manual for Spaceship Earth* de Richard Buckminster Fuller. Comme le titre le suggère, il formalisait cette vision naissante de la Terre, représentée au sein de l'ouvrage comme une sorte de *vaisseau spatial* à bord duquel les êtres vivants traverseraient l'infinité de l'espace interstellaire; il soulignait ainsi la spécificité et l'unicité de notre planète, perçue comme une seule entité, complexe dans sa structuration et son fonctionnement et, de ce fait, nécessitant connaissances, attentions et respect. L'ouvrage s'attachait à remonter les origines de ce que l'auteur appelle *spécialisation*, présentée comme une perte d'adaptabilité et comme une cause de disparition de populations et espèces; la *spécialisation intellectuelle*, en particulier, y était présentée comme une faculté absente des comportements instinctifs et comme un obstacle majeur à la mise en place d'une *pensée globale*. Cherchant à promouvoir la nécessité de dépasser les visions simplificatrices promues par la modernité et d'entamer un parcours nouveau prônant davantage d'entrelacements et de nouages, Fuller soulignait l'importance de la *synergie* qu'il présente comme un comportement dont ferait preuve un système mais aucunement annoncé par les comportements individuels de ses parties ou de ses sous-ensembles; l'univers, le système solaire, la vie elle-même seraient, au regard de Fuller, des systèmes synergiques paradigmatiques.

Quelques décennies plus tard, au début des années 2000, le tome conclusif de l'œuvre majeure d'Edgar Morin – dédiée à la méthode – sortait de presse. Dans le sixième volume, consacré à l'éthique, l'auteur introduit la notion de *reliance* pour expliciter les concepts de *pensée complexe* et d'*éthique complexe*. Si le monde n'advenait qu'à travers la séparation, il n'existerait en revanche que dans la relation entre les entités séparées, qui seules peuvent être reliées. La *reliance*, à travers l'action de forces puissantes, serait alors, selon Morin, à l'origine même de notre galaxie: au sein de cette dernière, parmi convulsions et bouleversements majeurs, les organismes unicellulaires se seraient séparés, diversifiés, mais aussi

reliés pour échanger supports et informations, et évoluer vers des cellules eucaryotes, puis des organismes pluricellulaires; espèces animales et végétales se seraient ensuite diversifiées, puis associées au sein des écosystèmes, organisations complexes et spontanées construites autour d'interactions perpétuelles entre êtres vivants et milieux géographiques. Toute forme de vie apparaîtrait de ce point de vue comme une victoire exceptionnelle des *vertus de reliance*; de plus, tout acte moral ne serait autre qu'un acte individuel de reliance avec un autre individu, une communauté, une société entière...

1 + 1 = 3 / Synergies urbaines comme ressources

La synergie, par opposition à l'antagonisme, peut être définie comme un effet de complémentarité – éminemment créatif – entre plusieurs systèmes, organismes, entités agissant ensemble, et dont le résultat serait supérieur à la somme des résultats que les mêmes systèmes, organismes, entités produiraient en agissant séparément. Ainsi, de par sa définition, la synergie apparaît comme une ressource en elle-même, potentiellement présente mais dont la découverte et l'activation, à travers des opérations de coopération, de coordination, de reliance, s'avèrent cruciales. La physiologie, la sociologie, la biologie, mais aussi la chimie, la médecine et l'écologie ont recours à cette notion pour évoquer un effet favorable produit à travers le concours de plusieurs efforts perpétrés par des organisations et agents divers.

Importer le concept de synergie dans le domaine de l'urbain permet d'envisager d'autres manières de concevoir, construire, transformer nos milieux habités. Si les deux volumes qui ont jalonné cette recherche ont permis de mesurer la linéarité caractérisant toute transformation, production, consommation, et de souligner ainsi l'inévitabilité des sous-produits – matières, espaces, savoirs – tout comme leur rôle potentiel de ressources précieuses, ils ont aussi représenté l'occasion de construire un parallèle entre cette présence, d'un côté, et l'absence, au sein de ce que nous avons appelé l'écosystème-ville, de fonctionnements par boucles et cycles entrelacés, de l'autre. C'est sur cette hypothèse qu'il s'agit ici de rebondir,

en renforçant les prémisses d'une véritable inversion de paradigme qui semble d'ores et déjà se dessiner et qui nous paraît en mesure de conduire vers une profonde reconsidération des approches et des méthodologies de conception et de réalisation des artefacts humains. Force est de constater que, en plus des études cherchant à établir des systèmes de production économes en ressources et respectueux de l'environnement, nous assistons à la réalisation d'autres démarches qui tentent la reconsidération, au sein des processus de «projétation» eux-mêmes, du rôle de l'inévitable fin de cycle: à travers l'interprétation de toute production et de toute création comme processus de transformations et d'adaptations continues, comme mouvements entrelacés se traduisant en des changements perpétuels et ininterrompus, chaque cycle de vie paraît devenir finalement une simple étape au sein de temporalités multiples et articulées, et chaque produit, une entité ouverte. Pouvons-nous promouvoir des approches intégrant les notions de flexibilité, adaptabilité, association, évolutivité, au sein desquelles le recyclage serait pour ainsi dire programmé? Les concepts de *Cradle to Cradle* et *Upcycle* introduits par Michael Braungart et William McDonough semblent nous y inviter, tout comme l'affirmation de Jean Baudrillard dans *Simulacres et simulation*: «Ce n'est pas quand on a tout enlevé qu'il ne reste rien, mais quand les choses se renversent sans cesse et que l'addition même n'a plus de sens». Le concept de synergie paraît ouvrir un champ de réflexion absolument stimulant, en ce qu'il guiderait une inversion du regard capable d'amener vers l'anticipation, et donc l'annulation et la disparition, du rémanent, du déchet, de l'oublié. Les écosystèmes urbains se réaffirmeraient comme des entités capables de proposer des conditions durables d'habitabilité au sein d'instabilités, déséquilibres et incertitudes récurrentes.

Un ouvrage collectif en trois axes

Premier ouvrage qui se produit autour de cette question, *Synergies urbaines* s'offre comme une base de réflexion pluridisciplinaire sur nos milieux contemporains, sur leurs métamorphoses et leurs projets. Trois axes structurants, entrelacés ou indépendants, sont proposés comme

support pour le développement des articles. Le premier, «Visions», invite à une réflexion écosophique et scientifique permettant de mieux cerner et définir la synergie en question: quels sont les concepts, les idées, les interprétations, les principes qui peuvent accompagner son articulation et guider le changement de direction aujourd'hui indispensable? Le deuxième axe, «Nouages», vise à cerner et faire éclore les entrelacements divers et fructueux qui peuvent et doivent être envisagés et mis en place entre disciplines, savoirs, théories, mais aussi méthodologies, pratiques, milieux, afin de pouvoir édifier de nouvelles conceptions et approches. Le troisième, «Ouvertures», propose des lectures, présentations, analyses d'expériences, réalisées ou envisagées, fondées sur la synergie et son bagage de notions associées: comment deviennent-elles des clés de lecture, d'interprétation, mais aussi d'actions pertinentes et déterminantes?

Roberto D'Arienzo / Chris Younès

LE VIDE ACTIF
Orfina Fatigato

Ascalarité

L'exposition *Re-cycle* qui s'est tenue en 2010 au Maxxi de Rome a contribué, de façon originale et significative, à l'intense période de réflexions sur le thème du *recyclage* lié au contexte architectural et urbain. Dans le catalogue de l'exposition, un article de l'une des commissaires, Sara Marini, évoque la célèbre théorie de l'*effet papillon* présentée, en référence à l'interprétation de la théorie du chaos, par le physicien Edward Lorenz à la conférence annuelle de l'*American Association for the Advancement of Science* en 1972: le battement d'ailes d'un papillon au Brésil pourrait provoquer, à travers l'enchaînement d'événements, une tornade au Texas. Dans l'article – à propos du renversement conceptuel provoqué par cette théorie dans l'interprétation dominante d'un inévitable «déterminisme du chaos» – l'auteure étend la réflexion de Lorenz à la condition urbaine contemporaine, en soulignant le poids que prendraient, suivant cette théorie, les éléments ponctuels, même les plus insignifiants en apparence, en vertu de leur potentialité intrinsèque à contribuer à changer le système des relations complexes du milieu urbain: «D'après la théorie de l'effet papillon, un enchaînement d'événements peut être amorcé par un seul objet si celui-ci, par sa propre logique, exprime une interprétation différente de la donnée contextuelle» (MARINI 2011: 168-184, TdA). Cette théorie est applicable, selon l'auteure, à la compréhension des faits urbains, en particulier pour la condition de ville polycentrique qui caractérise la structure urbaine contemporaine, dans laquelle la fragmentation et la dispersion semblent dominer.

Dans ce cadre, chaque élément urbain est donc doté de la potentialité intrinsèque de générer, à l'intérieur du contexte de référence, des ruptures de relations et des discontinuités de sens capables de déterminer de nouveaux aspects dans les systèmes de relations et dans les rapports entre causes et effets. Même l'infiniment petit contribuerait donc à déterminer l'infiniment grand; chaque petite variation pourrait entraîner de vastes changements dans un système ouvert de relations réciproques de transformations continues.

D'après la *théorie de l'effet papillon*, on peut donc imaginer que dans les paysages urbains contemporains, qui semblent souvent le résultat d'une accumulation indistincte de palimpsestes, de fragments, de projets interrompus, de nouvelles et d'anciennes ruines, se cache un potentiel de transformation intrinsèque qu'il est possible d'activer aussi à travers la transformation et la valorisation de certains éléments, même apparemment sans importance ou de dimensions minimales à l'intérieur du contexte. Des éléments qui peuvent donc servir de pivot pour déclencher de nouvelles relations capables d'investir différentes échelles. En effet, comme le met en avant Sabine Barles (2010), il ne faut plus penser les villes comme des «parasites insoutenables», mais plutôt comme des gisements de ressources énergétiques et matérielles valorisables. Ce *retour à la ville*, au regard d'une interprétation attentive au sujet du «métabolisme urbain», implique donc une réflexion sur les actions de renouvellement, réaménagement, régénération, recyclage à mettre en œuvre pour générer de nouveaux *flux d'énergie* dans son corps stratifié (BARLES 2014: 121-137).

Par conséquent, il s'agit, d'une part, de redécouvrir dans les éléments de la ville les *ressources énergétiques latentes* (YOUNÈS 2016: 19-29) à exploiter et à valoriser; de l'autre, il convient de mettre en cohérence ces ressources disparates, pour constituer un système synergique, dont le comportement ne soit pas simplement la résultante des comportements de ses composants, mais plutôt le fruit d'un ensemble articulé par de nouvelles tensions capables d'apporter une véritable plus-value au système lui-même.

En rapport avec ce qui a été dit jusqu'à présent, le dépassement de la notion d'*échelle dimensionnelle* semblerait donc une question pertinente

dans la réflexion sur le thème de la synergie urbaine: des éléments très petits peuvent déclencher de nouvelles relations, mêmes importantes, susceptibles d'affecter d'autres éléments, mais également de nouvelles tensions qui peuvent avoir une influence sur celles existantes.

Thierry Paquot commence l'ouvrage *Alter Architectures Manifesto* par un article intitulé *Peu + peu = Beaucoup*. Dans son texte, il fait référence à la plus-value que les approches alternatives sont en mesure d'apporter dans les processus de transformation urbaine, et il écrit:

L'adverbe «peu» dérive du latin *paucum*, de *paucus*, «peu nombreux» et il exprime l'idée de «petit» et de «pauvre»; quant à «beaucoup», c'est aussi un adverbe qui auparavant s'écrivait en deux mots *biau cop* et signifiait une «belle et grande chose». Dorénavant, je comprends cette équation comme celle de la «juste mesure», celle qui correspond aux ingrédients avec lesquels il faut faire, sans exagération, sans suréquipement, sans débauche de moyens techniques. (PAQUOT 2012: 25)

En référence au thème des systèmes synergiques urbains, on pourrait donc imaginer que la juste mesure entre *les ingrédients avec lesquels il faut faire* ne soit en aucune façon influencée par la dimension et l'importance des «ingrédients singuliers», mais plutôt par l'intensité des relations qu'ils sont en mesure d'établir. Chaque élément urbain peut-il servir de moteur pour déclencher des tensions fondatrices d'un nouveau système synergique pour lequel la somme du *peu* plus *peu* induit le *beaucoup* urbain ?

Modification des milieux urbains

La question centrale est donc encore une fois celle de savoir observer, d'apprendre à décrire, de savoir interroger les lieux et ses «matériaux» pour comprendre la valeur de l'existant, pour en saisir les aspects problématiques et/ou irrésolus, pour tenter d'amorcer de nouvelles relations de sens, de nouvelles connexions et des tensions utiles à la définition de nouveaux systèmes synergiques. Il s'agit de s'insinuer dans les trames serrées ou interrompues du paysage urbain contemporain à la recherche de l'«espace de la possibilité» dans lequel il serait possible de faire vivre de nouvelles tensions.

Dès les années 1980, Vittorio Gregotti invitait, dans le célèbre numéro de Casabella *Architettura come modificazione* (1984: 2-8), à une réflexion sur la condition de la ville postmoderne où il fallait agir à travers l'observation de l'existant en opposition à l'idée de la *tabula rasa*, de l'espace *infiniment et indifféremment divisible*. En 2006, le même Gregotti réfléchissait dans *Architettura nell'epoca dell'incessante* à l'actualisation nécessaire des termes fondateurs de l'*architettura come modificazione* et repensait le célèbre *principe d'appartenance*, dont il avait, dans les années 1980, fait le fondement du processus de modification, avec celui d'*appartenance volontaire*. À travers ce dernier processus, il soulignait la nécessité d'une reconnaissance *partagée* (et *collective*) de l'existence d'un espace dans lequel seule l'occupation qualitative rend possible l'action architecturale (GREGOTTI 2006). Il n'y aurait donc pas de modification sans la reconnaissance collective de la valeur contextuelle de la transformation possible.

Plus récemment, Gregotti est revenu sur le concept de *modification* dans un essai paru dans *Recycled Theory. Dizionario illustrato* où il écrit:

La modification critique, dans sa remise en cause continuelle des présupposés, est donc un acte conceptuel constant [...]. Ceci implique aussi la mise à jour du thème de la durée: dans le sens de la perte de la fixité et de l'ouverture à la «transformabilité» étendue comme adaptation. Si la stabilité des résultats du projet implique le thème substantiel de la responsabilité du faire, cette prise de responsabilité implique aussi la capacité de projeter son propre dépassement, sa propre transcendance: en mettant le projet et ses résultats entre les mains d'un temps différent et d'auteurs différents. (GREGOTTI 2016: 254, TdA)

Toute action de transformation urbaine est toujours modification. Mais il n'existe pas de *modification* sans la reconnaissance contextuelle collective, ni sans la conscience et la capacité d'imaginer aussi son dépassement dans le temps, comme *modification* ultérieure.

Observer l'existant est donc la première action nécessaire pour retrouver des champs d'action possibles; considérer le projet comme modification implique d'en accepter la «transformabilité» continue, comme un processus toujours en mouvement, ouvert et dynamique. En ce sens, il est important que la synergie urbaine soit avant tout une intentionnalité conceptuelle

qui parte de la lecture de l'existant et de ses contradictions en le considérant comme une ressource à même d'activer de nouvelles tensions, et qui se mesure avec la conscience de la mutabilité de l'urbain.

Dans un tel processus, les *vides urbains* en tant que «champs» d'interactions continues entre les hommes, les espaces et les temps différents de la ville peuvent-ils être pris et interprétés comme des éléments essentiels pour la construction de nouvelles synergies urbaines ?

Le champ vide

La théorie de la relativité d'Einstein réduit la *matière* à une *densité de champ* faisant disparaître le dualisme entre les deux constantes traditionnelles de la physique classique. Toute distinction qualitative entre matière et énergie ou matière et champ disparaît: la *matière* est énergie et le *vide* est champ «actif» inséré dans le processus continu de la création et de la destruction de la matière. Ainsi, au 20^e siècle, avec la théorie de la relativité quantique, fut définitivement dépassée l'assimilation simpliste de l'espace au vide: ce dernier se voit plutôt reconnaître un rôle actif au même titre que le plein dans le processus de création et de destruction de la matière. Le vide est donc compris comme une entité dynamique en perpétuel mouvement relatif. Comme souligné dans l'introduction à la traduction italienne du célèbre texte de Michel Foucault des *Espaces autres* (VACCARO 2001), le nom d'Einstein a été associé à celui du philosophe français pour l'interprétation de sa théorie des champs non euclidiens et non newtoniens.

Pour Foucault, contrairement au paradigme de la modernité euclidienne puis newtonienne pour lequel l'espace est vide sans interactions avec la matière, isotrope, infini, homogène :

La notion d'espace n'est pas *kantiennement* réductible à un a priori originel mais pullule de choses et de processus, d'émergences de singularité et de collisions dans des trous noirs imprévus; il est saturé de dispersions, de diffractions, de réfractions, soumis continuellement de l'intérieur à des plis qui le courbent, et dans ses courbes, le temps, plutôt que de s'abolir, se rend indiscernable dans les conformations qu'il prend d'ordre topologico-événementiel. (VACCARO 2001: 12, TdA)

Un flux d'énergie cyclique à travers toute la matière, c'est ce que Noguchi représente avec sa série de sculptures *Energy Void* (1971). Les grands blocs de granit parlent de l'importance de l'espace «en négatif» de la sculpture, qui ne commence pas et ne finit pas mais évoque le flux sans temps de l'énergie, de la vie elle-même. Si Jorge Oteiza soulignait déjà dans ses sculptures le rôle actif et générateur de formes du vide, Noguchi en souligne le mouvement incessant en constant devenir. En revanche, Yves Klein, lors de son exposition *Le vide* à la galerie Iris Clert (Paris, 1958), met en scène le vide comme *matrice* de tout mouvement possible, comme un avant-poste pour toute action et rencontre.

Nous savons bien comment les villes occidentales ont été construites et continuent d'être transformées principalement à travers le plein – le bâti – et l'alternance d'espaces ouverts – places, rues, parcs. Mais dans les mailles de ce *continuum* s'insinue, dans les paysages urbains contemporains, un autre type d'espace non construit, indéfini d'un point de vue morphologique, étendu ou interstitiel, linéaire ou surfacique. C'est l'espace non construit qui souvent est ce qui «reste», le déchet d'un processus, un vide auquel on attribue une valeur négative qui apparaît comme un rien sans temps, sans histoire, sans mouvement, neutre. Dans les années 1980, Luigi Ghirri en a photographié certains pour les confronter – comme il l'écrit – à leur destin de rester des lieux sans géographie ni histoire apparente (1986: 130). Contrairement à la culture occidentale, la culture orientale considère le vide comme un «plein», structure matrice chargée de significations; le *vide* n'est pas le *rien*; il est «plein» de tout ce qui change, de ce qui est en mouvement continu, produit par les interférences qui trouvent en lui l'espace pour se générer et s'épanouir. Dans l'art martial du tai-chi, le vide n'est pas l'espace où a lieu la rencontre, mais l'espace qui entoure le mouvement du corps et son énergie. Le travail photographique *Créer le vide* de Dimet fige l'instant où le corps s'empare de l'espace et du temps du vide parce que le mouvement est accompli. L'espace vide dans le travail théâtral de Peter Brook est la condition qui permet d'arriver au sens plus vrai des *choses*, pour les découvrir nues: «Je peux prendre n'importe quel espace vide et l'appeler une scène» (BROOK 2014: 25); le vide de la scène exalte aussi bien les relations que les tensions entre les acteurs qui l'habitent.

C'est justement l'idée du vide *vibrant* qui nous semble pouvoir évoquer de manière plus efficace les nombreux espaces irrésolus, les interstices, les écarts, les tâches indéfinies dans le *continuum* des paysages urbains contemporains; vides en tension continue avec ce qui les entoure ou les occupe. Il s'agit des *dross* (BERGER 2006), composants naturels de chaque ville qui se développe de façon dynamique, résultat de nature spatiale des processus de désindustrialisation, de postfordisme et d'innovation technologique. Ce sont les vides blancs de la région parisienne, observés et décrits par Philippe Vasset: taches blanches informes qui dans la cartographie de l'IGN apparaissent comme des trous bien nets, que Vasset regarde non pas comme des absences mais comme des espaces qui cachent des histoires et des identités insoupçonnables, difficilement représentables, et qui, pour être racontées, ont besoin de codes interprétatifs multiples, de l'intersession de divers outils, de la rupture de tout parcours descriptif linéaire: «Qu'y a-t-il dans ces lieux théoriquement vides?» (VASSET 2007: 10); ce sont les vides, *lieux de tous les possibles*, ouverts et non décodés dans leur forme.

Une inversion dans la façon de regarder ces espaces est nécessaire pour parvenir à en reconnaître, précisément dans leur indéfinition temporelle, la valeur, et le potentiel intrinsèque de «champs ouverts», où peuvent se générer de nouvelles tensions, toujours changeantes, pour la construction de nouvelles synergies urbaines. Le vide – nous l'avons dit – permet l'interaction entre différentes «énergies»; une interaction qui n'est pas l'effet de séquences prédéterminées dans un système fermé, mais plutôt de tensions possibles dans un système ouvert et en constante mutation. Dans ce sens, le vide est une ressource importante pour la construction de systèmes urbains synergiques, dans la mesure où différents éléments peuvent être mis en tension, à travers des relations neuves et changeantes.

Or, si d'un côté, les vides des paysages urbains contemporains racontent la perte de pouvoir de l'homme sur son propre territoire, de l'autre, il s'agit de ressources latentes (D'ARIENZO, YOUNÈS, LAPENNA et ROLLOT 2016), précieuses et disponibles pour de nouvelles réinterprétations et contaminations, espaces intermédiaires (de l'entre-lieux) et «en mouvement» dans le temps (de l'entre-temps).

Il s'agit donc d'apprendre à regarder le vide comme fondement de l'être urbain et de considérer la construction de nouvelles topographies «du vide» comme instrument pour générer de véritables synergies urbaines à venir.

Les vides entre-lieux et entre-temps

Bernardo Secchi dans le numéro de Casabella *Un'urbanistica di spazi aperti* parlait «d'espace entre les choses» pour indiquer les espaces génériques qui séparent les objets et les sujets de la ville contemporaine sans créer de connexions:

La ville et le territoire sont devenus d'immenses collections d'objets *rapprochés par parataxe et muets* [...]. L'espace qui est «entre les choses», entre les objets et les sujets, entre leurs prochains, entre ma maison et celle de mon voisin, entre ma maison et leur maison, entre eux et mon école, entre eux et mon bureau [...], est devenu «vide» car dépourvu de rôle propre. (SECCHI 1993: 5, TdA).

C'est précisément ce vide générique, *espace entre les choses*, le matériel duquel partir pour construire ou reconstruire des relations et des tensions entre *objets* et *sujets*.

Les vides urbains, au-delà des différentes dimensions, natures ou positions, sont caractérisés par la condition de rester, d'être parmi des *choses* différentes. Penser donc leur possible transformation, leur réutilisation ou l'optimisation de leur usage spontané demeure envisageable en partant notamment de la compréhension des relations que ces espaces seraient en mesure de renforcer, retrouver ou établir avec ce qui les entoure, ceux qui les habitent, l'environnement qui les délimite physiquement, et les horizons vers lesquels ils peuvent se projeter.

Il faudrait donc reconquérir *l'espace entre les choses*, avant tout à travers un regard différent capable d'interpréter la distance qui le caractérise comme espace de relation. La condition urbaine, en tant qu'échange continu entre l'homme et son milieu, est en perpétuelle mutation; et en ce sens, la synergie urbaine, résultat de tensions entre éléments et forces différentes, ne peut qu'être elle aussi inscrite dans un processus dynamique et en transformation continue. La relation entre la dimension temporelle et la dimension spatiale est à cet égard centrale.

Le vide est la matière de l'urbain qui, plus que les autres, se mesure avec le temps. Dans le vide, des expériences et des histoires différentes se stratifient dans un processus toujours ouvert. D'une part, il est l'espace de la profondeur historique où le palimpseste urbain laisse entrevoir les traces des mutations survenues dans le temps; d'autre part, il est l'espace de la flexibilité contemporaine pour sa capacité à accueillir le changement à travers différentes «contaminations». Il vit dans le temps, qu'il soit celui de l'histoire ou de la contemporanéité; il est l'espace du possible où l'intervention de nouvelles tensions peut générer des synergies nouvelles et imprévues.

Si les synergies urbaines peuvent parfois être inattendues ou changeantes, la programmation orientée vers la construction de systèmes synergiques doit toutefois accepter la dimension temporelle comme l'un de ses paradigmes. Il s'agit de penser le projet comme un processus qui se met à jour constamment en fonction des intersections (connexions et relations) variables entre la dimension spatiale et celle temporelle. Une telle assertion constitue le substrat théorique et conceptuel de nombreux projets expérimentaux récents.

Les travaux de Michel Desvigne (2008) intègrent par exemple le temps intermédiaire comme composante essentielle du projet de paysages volontairement inachevés; il s'agit de projets en mouvement, ouverts aux relations changeantes entre des éléments intentionnellement interconnectés au sein d'un système synergique (récupération des eaux de pluie, amélioration de la qualité de l'air et de l'eau, gage de biodiversité, etc.). Ainsi, l'île Seguin, Lyon Confluence, Biesbosch Stad à Rotterdam, ne sont pas des cadres figés mais des *champs* ouverts à la construction d'interactions possibles entre les différents éléments naturels et anthropiques en mutation.

À une échelle différente, la dimension temporelle est également intégrée par Bernardo Secchi et Paola Viganò (2009) au plan urbain d'Anvers, structuré à partir de sept images évocatrices qui sont à la fois interprétations de l'existant et projections vers le futur; chaque image est projetée dans le temps long et renégociée avec les usages, les savoirs, les idées, les projets, les pratiques et les changements proposés par qui a pensé, usé,

vécu et projeté la ville. Les sept images sont identifiées à partir de «micro-histoires» qui recourent et interprètent la mémoire et les imaginations collectives; et à ces dernières se raccrochent les propositions stratégiques de transformations prévues sur la longue durée. Le plan revendique alors l'*indétermination* comme caractère essentiel, comme condition permettant de laisser certains éléments ouverts pour que d'autres puissent s'insérer au cours du temps. Les sept images d'origine sont alors des prééléments structurels du plan; elles constituent un cadre «prés scénique» sur lequel se greffent ensuite les dynamiques d'«osmose urbaine collective». L'image de la *Poreuzestad* en particulier examine l'hypothèse d'habiter de nouveau les espaces vides, ceux de la *ville historique* et ceux de la *ville diffuse*. Un projet qui part des vides de la ville existante pour en construire une image nouvelle projetée sur la longue durée. Dans le plan d'Anvers, on va au-delà de la distinction entre projet urbanistique et projet architectural à travers l'approche définie *transparcellaire*, cherchant à dépasser la structure rigide de la propriété. Le résultat est la construction d'une mosaïque de projets ponctuels dont les connexions et les tensions réciproques définissent le système synergique, qui donne valeur et sens au processus de transformation urbaine.

Parmi les projets les plus significatifs, on retrouve celui de la place du théâtre, un espace de la ville plutôt problématique, difficilement habitable à cause de la désorientation produite par ses dimensions perçues comme des distances et des mesures *hors échelle*. L'espace hybride et apparemment sans limites n'est pas densifié mais traité à travers un projet d'espaces ouverts (le jardin dans la partie sud, la place couverte et un espace équipé le long de la route qui la borde), connectés entre eux et pensés pour permettre une flexibilité d'usage au cours du temps. La dimension temporelle pour la construction de systèmes synergiques est aussi expérimentée dans le projet du parc *Spoor Noord*. Il s'agit d'une *friche ferroviaire* de 24 hectares qui sépare différents quartiers résidentiels. Le parc est articulé en trois secteurs. Dans le premier, à l'ouest, on trouve de nouveaux bâtiments publics et résidentiels; dans le deuxième, au centre, des édifices industriels recyclés et destinés aux activités culturelles; dans le troisième, à l'est, un grand espace vert libre, ouvert à différentes contaminations

et expériences d'usagers et habitants. Le système d'espaces qui articule *Spoor Noord* est synergique et en constante évolution, conçu en étroite relation avec la vie changeante des quartiers qui l'entourent: «Le parc est un lieu où chacun est en scène, un miroir où tout reflète la complexité des sociétés contemporaines» (MASBOUNGI 2013: 83).

Il s'agit de l'idée d'urbanité faible évoquée par Michel Lussault, qui doit se mesurer avec la temporalité des lieux et du projet, qui réinterprète le caractère hétérogène du territoire en renonçant à atteindre un projet global *hic et nunc*, mais qui est capable de le considérer comme un laboratoire d'expérimentation, où les termes *durabilité*, *adaptabilité*, *réversibilité*, *sobriété* prennent un sens majeur.

Le vide, véritable trame en négatif, peut, en fonction de la *porosité* de chaque contexte, s'immiscer et contribuer à la construction de nouvelles synergies. L'image de la carte des *territoires actuels* conçue pour Rome par le groupe Stalker apparaît à cet égard très efficace: elle évoque – malgré la différence d'échelle entre la ville *intra-muros* et la métropole contemporaine –, la célèbre représentation de Giambattista Nolli. Le vide dans le plan du 18^e siècle, interprété comme un matériel actif de la ville, passe de l'extérieur à l'intérieur, de la ville à l'architecture, dépassant chaque distinction entre public et privé. Sur les cartes de Stalker (CARERI 2006), il est le lieu à regarder, traverser et habiter en dépassant des frontières visibles et invisibles; réussir à passer au-delà, en inversant le regard, est la condition préalable pour la définition des nouvelles tensions possibles et des nouvelles synergies urbaines, *situationnelles* et *relationnelles*.

Bibliographie

- BARLES, S. (2010): «Les villes: parasites ou gisements de ressources?», *La vie des idées*, 25 mai.
- (2014): «La ville gisement de ressources, fin 18^e-fin 19^e siècles. Excreta urbains, agriculture et industrie», [in] D'Arienzo, R., Younès, C. (éds), *Recycler l'urbain. Pour une écologie des milieux habités*, Genève, MétisPresses.
- BERGER, A. (2006): *Drosscape: Wasting Land in Urban America*, New York, Princeton Architectural Press.
- BROOK, P. (2014): *L'espace vide*, Paris, Seuil.

- CARERI, F. (2006): *Walkscapes. Camminare come pratica estetica*, Torino, Einaudi.
- D'ARIENZO, R., YOUNÈS, C., LAPENNA, A., ROLLOT, M. (éds) (2016): *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires*, Genève, MétisPresses.
- DESUVIGNE, M. (2008): *Natures intermediaries*, Bâle, Birkhäuser.
- GHIRRI, L. (1986): «Paesaggi dispersi», *Lotus international*, n° 52.
- GREGOTTI, V. (1984): «Modificazione», *Casabella*, n° 498 / 499.
- (2006): *L'architettura nell'epoca dell'incessante*, Bari, Editori Laterza.
- (2016): «Modificazione», [in] Corbellini, G., Marini S. (éds), *Recycled Theory: Dizionario illustrato / Illustred Dictionary*, Macerata, Quodlibet.
- LÉVY, J., LUSSAULT, M. (2014): «Périphérisation de l'urbain», *EspacesTemps.net*, 15 juillet.
- MARINI, S. (2011): «Effetto farfalla. Puntuali perturbazioni architettoniche per radicali cambiamenti urbani», [in] Ciorra, P., Marini, S. (éds), *Re-Cycle*, Napoli, Electa.
- MASBOUNGI, A. (éd.) (2013): *Métamorphose de l'ordinaire*, Paris, Parenthèses.
- PAQUOT, T. (2012): «Peu+Peu=Beaucoup», [in] Paquot, T., Masson-Zanussi, Y., Stathopoulos, M. (éds): *Alter Architectures Manifesto*, Paris, Eterotopia Infolio.
- SECCHI, B. (1993): «Un'urbanistica di spazi aperti», *Casabella*, n° 597-598.
- SECCHI, B., VIGANÒ P. (2009): *Antwerp. Territory of a New Modernity*, Amsterdam, Sun.
- VACCARO, S. (éd.) (2001): *Michel Foucault. Spazi Altri. I luoghi delle eterotopie*, Milano, Mimesis.
- VASSET, P. (2007): *Un livre blanc*, Paris, Fayard.
- YOUNÈS, C. (2016): «Les énergies comme puissantes latences», [in] D'Arienzo, R., Younès, C., Lapenna, A., Rollot, M. (éds): *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires*, Genève, MétisPresses.